

Exposition

“Entre les traits”, des histoires qui se tissent avec des fibres végétales

Les dessins à l'encre de Chine sur papier de Margherita del Balzo ressemblent à s'y méprendre à des parchemins emprunts d'histoires végétales rêvées par cette dessinatrice italienne. La beauté qui se dégage de ces arbres majestueux frappe par son réalisme. Déjà, les nervures du papier rappellent celles de la feuille d'un arbre; l'aspect gondolé de la matière donne aussi des indices sur la fabrication artisanale du support. Par la fine plume de l'artiste, la nature angkorienne a poussé en fragments sur les murs du hall du Centre culturel français. L'exposition “Entre les traits” présente jusqu'au 11 février huit grands formats de dessins et sept de taille moyenne, illustrant chacun à leur manière un savant mélange des différents temples d'Angkor.

Pour inaugurer cette nouvelle série, l'artiste a retravaillé minutieusement un dessin commencé au Burkina Faso où elle vivait, intitulé “Paysages charnières”. Afin de lui donner une identité khmère, elle s'est rendue sur le site d'Angkor s'inspirer des temples enfouis dans la jungle. “Ce qui m'a plu ce n'est pas tant l'histoire des pierres que celle des arbres qui n'étaient que des petites pousses, il y a une centaine d'années, déjà infiltrées dans les fissures des ruines. Aujourd'hui leurs racines apparentes s'imposent dans la pierre. Cette beauté unique, j'en frissonne encore”, raconte avec émotion cette artiste-alchimiste au nom enchanteur.

“En Afrique, quand je ramassais les herbes, les gens m'appelaient la sorcière. Ici, c'est différent car je fabrique mon papier à partir de fruits tropicaux comme les gousses du kapok que je mélange avec différentes feuilles de palmier. Je laisse sécher les fibres que je ramasse. Je les fais tremper dans l'eau afin qu'elles pourrissent puis je les rince. Pour éliminer l'acidité, je mets le tout à cuire dans une énorme casserole avec de la soude”, détaille à la manière d'une cuisinière Mar-



gherita del Balzo. Epaulée par son “précieux assistant”, Mister Kim, qui lui sert d'interprète, elle a choisi de ne pas faire de sa technique de fabrication de papier un secret de Polichinelle qu'elle révèle au public. “Une fois que j'ai obtenu la pâte, je la pose sur un tamis. Comme les fibres sont mouillées, elles s'attachent entre elles. Je presse le tout pour évacuer entièrement l'eau. Lorsqu'elles sont sèches, je les décolle une à une. Pour un papier plus subtil ou plus fin, je pile les fibres mais à quatre mains, avec Mister Kim en renfort”, explique-t-elle avec une pointe de malice.

C'est la matière du papier, “plus fragile que la toi-

le”, qui guide ses dessins qu'elle revendique comme “un art noble à la base de tout”. Le papier a son mot à dire, estime-t-elle. “Il parle de la création en tant qu'acte unique.” Durant l'élaboration de chaque dessin, elle y dépose pendant un mois tous les détails de ses pensées. Entre ses traits de plume, elle laisse divaguer son esprit. “Je réfléchis à toutes les petites choses qui me sont arrivées. Je me raconte beaucoup d'histoires d'épopées et de rêves. Je subodore que les gens vont se raconter les leurs lorsqu'ils vont regarder ces petites lignes.”

Dans sa propre histoire, c'est son grand-père qui lui a appris à voir la beauté. Il l'a initiée au goût du bonheur grâce au regard que l'on peut poser différemment sur les choses. Elle découvre dans son village de Capranica, situé près de Rome, l'éventail fabuleux des mille et une merveilles de la vie, comme cette petite fraise des bois cueillie comme un trésor à l'orée d'un bois. “Mon grand-père me racontait même qu'il y avait des fées dans cet endroit vallonné et humide puisqu'il y avait de l'écho. Il a mis de la poésie dans mon existence.” Ce paradis perdu reste ancré dans sa mémoire. “On allait boire l'eau à la source. C'était un endroit incroyable avec plein de chênes et de cerisiers. J'y retrouve encore l'ami arbre de mon enfance...”

Margherita del Balzo entretient des liens si forts avec l'élément végétal que chaque rencontre avec un arbre est un événement. “Quand je vois un arbre qui me plaît, je m'assois, je me mets debout le dos contre le tronc comme si je m'étendais sur un lit. J'en puise une énergie incroyable. Je vis une rencontre avec un arbre un peu comme avec un être humain. Certaines vous marquent plus que d'autres”, analyse-t-elle savoureusement, entre deux gorgées de citronnade.

Texte et photos : Gwénola Froment

